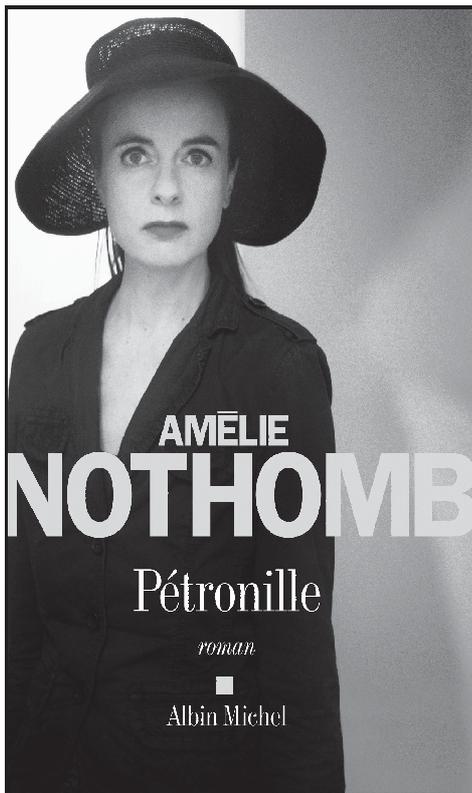


PETRONILLE

D'AMÉLIE NOTHOMB

Une seule phrase sur la quatrième de couverture : l'impression que produit Pétronille, lorsqu'elle apparut pour la première fois à Amélie Nothomb. Il est en effet inutile de présenter cette dernière, elle est connue de tous. Personnellement, je l'ai découverte avec «Stupeur et tremblements», qui n'était pas son premier roman. Ce récit, en fin de



compte assez cruel, me fit pleurer de rire. Il est conté avec un humour et une autodérision qui rendent la vie plus légère. Paru en 1999, il remporta d'ailleurs le prix de l'Académie française ainsi que le prix des libraires du Québec. En 2003, Alain Corneau le porta à l'écran avec l'excellente Sylvie Testud, et, cet automne, le théâtre de Poche en programme une adaptation, il y en a d'ailleurs peut-être eu d'autres. La firme japonaise décrite dans ce roman démentit avoir employé Amélie Nothomb. Peu importe que cette biographie soit fictive ; peu importe qu'Amélie soit née en Belgique ou au Japon, qu'elle s'appelle Fabienne ou Amélie, l'essentiel est de croire à ce qu'elle raconte.

Elle peut sembler extravagante, a adopté un look très gothique, porte des chapeaux invraisemblables, peut parfois blanchir son visage comme un masque du théâtre Nô ou Kabuki de son cher Japon. Elle-même a dit avoir *une identité floue, fragile*. Tout est résumé ici : ne cherchons pas qui elle est vraiment, croyons ses romans. Vous aurez compris que je l'aime beaucoup et que je serai difficilement objective. «Pétronille» commence par une ode au champagne qui s'harmonise totalement avec mes propres goûts. D'ailleurs, les noms des meilleures marques défilent tout au long du roman et même celui d'une appellation moins prestigieuse. Amélie ne disserte pas sur les mérites respectifs de la flûte ou de la coupe, pour elle, c'est la flûte (sans doute plus actuelle et aussi plus facile à transporter dans un sac à dos, ainsi qu'il lui arrive de le faire dans le roman) et,

en cas de nécessité, au goulot (une bouteille par personne, chacun la sienne), comme au cours d'une mémorable descente à skis avec Pétronille. Il est temps de présenter cette mystérieuse personne. De l'avis-même d'Amélie, elle a été inspirée par la jeune romancière Stéphanie Hochet. Comme celle-ci, Pétronille est titulaire d'une maîtrise sur le théâtre élisabéthain, a enseigné outre-Manche, est née un vingt mars et est actuellement critique littéraire au Luxembourg. Amélie s'est amusée à rebaptiser les romans de Stéphanie Hochet : «Moutarde douce» est devenu «Vinaigre de miel»

Le néant de Léon - Le néon,

L'apocalypse selon Embrun - L'apocalypse selon Ecuador,

Les infernales - Les Coriaces,

Je ne connais pas ma force - Je ne sens pas ma force,

Le combat de l'amour et de la faim - Aimer le ventre vide

La distribution des lumières - La distribution des ombres

Les Ephémérides - Les Immédiates

Sang d'encre - Le sang de chagrin.

En fait, Amélie aime jouer avec les mots : elle utilise le vieux *vousoiement* et aussi cet infinitif *gésir* si rarement employé. Elle transforme *Avoriaz en Acariaz*, fait inventer par Pétronille le mot précarisant. Si elle-même ne trouve aucun vocable adéquat, elle en fabrique un. C'est ainsi que nous voyons apparaître convignon et convigne pour désigner un compagnon ou une compagne de beuverie. Nous arrivons-là au fil conducteur du roman : en fait Amélie raffole du champagne jusqu'à l'ivresse, c'est du moins ce qu'elle dit, et elle est une pochtronne heureuse. Chez elle, pas de crise de foie, pas de plafond tournant à toute allure au-dessus de sa tête, pas d'accès de

mélancolie, juste un besoin naturel d'éliminer le liquide et des visions agréables. Comment ne pas partager cet état euphorique avec quelqu'un qui aurait les mêmes sensations ? Ce quelqu'un sera Pétronille.

S'ensuivent plusieurs scènes assez cocasses où l'autodérision d'Amélie Nothomb s'exprime pleinement. Elle est irrésistible lorsque, pour ne pas répondre à une question qui l'embarasse, elle réplique «*Je viens de Belgique*» ou «*je suis belge*», comme si la Belgique se trouvait quelque part sur Mars, et le plus drôle est que la réponse satisfait ses interlocuteurs.

Visiblement, la romancière installée à Paris, adore cette ville : elle parle avec tendresse des bistrotis parisiens à l'atmosphère si bon enfant et conviviale ou de la charmante librairie anglaise «Shakespeare and Company» du quartier latin.

Sans avoir l'air d'y toucher, elle égratigne au passage certains travers de notre société actuelle, mais jamais méchamment : par exemple elle s'amuse de l'attitude des visiteurs de musées qui arpentent ceux-ci avec componction, s'arrêtant devant ce qui est signalé par leur guide. Son attitude est à l'opposé, elle apprécie d'avoir une vue d'ensemble et arpente les musées «*au pas gymnastique*» : à chacun sa manière d'aborder les œuvres d'art.

Nous savons qu'elle se prête de bon cœur à l'exercice de la dédicace, elle a pu aussi souvent observer l'attitude des écrivains dans ces moments-là ainsi que celle des lecteurs amateurs d'autographes, et elle analyse avec finesse les motivations des uns et des autres.

Une scène assez plaisante est celle où, après plusieurs mésaventures à Acariaz, Pétronille, prise d'une violente crise d'asthme, épulche leur contrat de réservation de séjour, déniche à la loupe «*tous les textes minuscules que personne ne déchiffre jamais*», et arrive à se faire

LIVRE

ramener à Paris en ambulance avec son accompagnatrice, Amélie. Nous éprouvons là une grande satisfaction à la pensée que, pour une fois, les assureurs ont joué le rôle auquel ils arrivent si souvent à se soustraire en misant justement sur les caractères indéchiffrables de certains paragraphes des contrats.

Si la scène avec Vivienne Westwood est très amusante, elle me semble assez peu vraisemblable. Puisque la dame semble bénéficier d'une domesticité stylée comment peut-elle demander (que dis-je demander, ordonner) à la personne venue l'interviewer d'aller promener son chien et de surveiller qu'il soulage bien ses besoins ? Je suppose que, par cette scène exagérée, Amélie Nothomb a voulu symboliser l'immense dégoût que lui inspirent tous les personnages que les médias ont voulu hisser au rang d'idoles et qui ne sont que grossièreté et boursoufflure. Je trouve particulièrement réjouissant le réveillon d'Amélie chez les parents de Pétronille : avec elle, nous faisons la connaissance de «la section communiste d'Antony» dont une certaine Marie-Rose semble être le chef d'orchestre. Elle profère quelques aberrations gauchistes, personne ne la contredit et pourtant les parents de Pétronille ne sont ni antipathiques, ni stupides, ils sont juste incapables de penser par eux-mêmes et adoptent la plupart des poncifs éculés qui faisaient florès dans les années soixante. Amélie revient très satisfaite de cette soirée qui lui a fait découvrir un monde jusque-là inconnu et aussi comprendre le cheminement spirituel de Pétronille.

Après avoir folâtré dans plusieurs chapitres au gré des *cuites* de nos deux héroïnes, nous abordons progressivement un registre plus dramatique : d'abord le départ de Pétronille qui

décide de traverser le Sahara à pied. Elle reste absente de Paris pendant plus d'un an. Au cas où nous n'aurions pas compris la symbolique de cette traversée du désert, Amélie assure qu'elle l'a aussi connue à sa façon. Il s'agit, bien sûr, de l'Amélie fictive, car «Journal d'Hiron-delle» est sorti en 2006, année qu'elle assure avoir été mauvaise pour la parution des livres. Le goût du risque est-il un élément inhérent à la personnalité de tout écrivain ? Cela semble très vraisemblable puisque publier un roman est un pari : plaira-t-il ou non ? L'auteur a-t-il bien exprimé ce qu'il voulait transmettre avec les mots justes ? Les lecteurs l'ont-ils compris ?

Il me semble qu'un autre danger existe : le livre une fois édité, l'écrivain, s'il a du succès, va se trouver, comme tous les gens célèbres, la proie des courtisans, de ceux qui vont vouloir l'utiliser pour leur propre bénéfice, lui faire signer des pétitions, l'enrôler dans des comités, lui faire prononcer des paroles qu'il n'a jamais dites et qui sont contraires à sa pensée... C'est mon opinion personnelle, peut-être est-ce aussi sous-entendu par Pétronille qui ne veut pas devenir *rance*, comme certains *gendelettres*.

Ecrire un livre c'est donner un peu de soi et de sa façon d'appréhender le monde, ce qui est, sans aucun doute, un exercice douloureux. En citant Michel Leiris, Amélie Nothomb l'apparente d'ailleurs au danger couru par le matador devant le taureau. Pétronille s'y adonne avec une violence que je laisse au lecteur le soin de découvrir, de même que l'habile pirouette par laquelle s'achève le roman et qui ne manquera pas de le stupéfier.

Marie-José SELAUDOUX

«PETRONILLE», d'AMELIE NOTHOMB
Albin Michel, 169 pages 16,50 €